Document généré le 8 mai 2024 02:19

Québec français

La part du liseur
Essai sur l'art de lire

Jacques Gagné

Numéro 64, décembre 1986

URI : https://id.erudit.org/iderudit/45390ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Gagné, J. (1986). La part du liseur : essai sur l'art de lire. *Québec français*, (64), 60–62.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La part du liseur

Essai sur l'art de lire

jacques gagné

Il m'arrive souvent de penser qu'on fait trop grand cas des écrivains et de leurs livres par rapport aux lecteurs, ces êtres tranquilles et silencieux que l'on aperçoit sur nos bancs-chaises-fauteuils publics. On les croise aussi à la librairie, mais c'est dans la pénombre de l'anonymat, loin du tohu-bohu de l'édition, loin du marché aux vanités, qu'on les devine le mieux.

Dans le schéma traditionnel AUTEURS-lecteurs, l'art de lire, qui est un peu celui d'écouter, reste un art mineur. Art mineur, soit! mais art facile, non! C'est même l'un des plus difficiles, et l'ambition de cet essai sera de montrer, à vrai dire de suggérer, comment cette difficulté même exige du lecteur qu'il devienne un partenaire à la fois actif et indépendant.

Mais, moi aussi je ferai peu de cas des lecteurs décidément trop insaisissables pour leur préférer, faisant fi de la larve et non du papillon, les liseurs et plus précisément encore, laissant volontiers filer le général mais non le particulier: un groupe de quatre liseurs. Ces liseurs, je *les côtoie depuis plusieurs années*. Et c'est par leur entremise que je vais tenter, pour une trop rare fois et à titre d'exemple, de prendre leur part... qui est bien aussi la vôtre.

Un quatuor

Bien évidemment la réputation terne du liseur tient, en grande partie, à son anonymat, mais c'est à coup sûr son attitude (supposément) passive d'immobile partenaire recevant, sans donner ni prendre, les caresses d'un partenaire fougueux qui achève de la ternir. Deux des liseurs du quatuor sortent de ce contingent « passif ».

- Henri, 36 ans, travaille dans une administration universitaire. Amateur des grands romans des XIXe et XXe siècles qu'il lit lentement et méticuleusement, il aime retourner à ses livres préférés dont il parcourra quelques pages, au hasard, pour les méditer encore une fois. Dans sa nomenclature, les liseurs demeurent des larves tant qu'ils ne sont pas transformés en reliseurs.

- Alex, 34 ans, dirige le service d'archives dans une station de télévision. À sa manière touche-à-tout, il s'efforce de toujours mener de front une palette de quatre ou cinq livres d'auteurs et de genres différents. Venu à la lecture par le roman, le non-romanesque, en particulier les ouvrages sur les sciences naturelles, l'intéresse maintenant tout autant, mais, on le verra, à la façon des romans.

Menée à sa conclusion naturelle, la *lecture déborde des loisirs pour envahir* la sphère du travail pour devenir écriture - qu'elle soit rémunérée ou non. C'est dans ce sens que les livres ont envahi la vie des deux autres membres du quatuor:

- Serge, 33 ans, est professeur de français, langue seconde, mais sa véritable occupation est autre et double: il écrit des nouvelles et romans de science-fiction et collectionne fébrilement les livres. Ici les séances de lecture s'étendent sur des soirées, des nuits, des fins de semaine entières. Comme en témoignent ses 5 000 volumes, tout - genres, époques, auteurs confondus - l'intéresse. Parmi ses bouquins tour à tour entrouverts, lus d'une traite ou laissés en plan, ce seront le plus souvent les livres d'histoire ou de science-fiction qui l'emporteront.

- Frank, 40 ans, est professeur de littérature québécoise dans une université ontarienne et critique littéraire. Ses lectures s'organisent en programme de travail et ses recherches se concentrent sur la symbolique des oeuvres littéraires. S'il sort rarement du domaine choisi, il a pris l'habitude de n'aborder les oeuvres de certains auteurs qu'à l'intérieur d'une rétrospective globale obéissant par là à un principe fécond: se limiter sans pour autant rien négliger.

Qu'on lise un livre pour soi, pour le critiquer en public ou pour en écrire d'autres, la différence en est une de finalité, non de qualité et, ce qui vide l'alternative amateur/professionnel de son sens, d'intensité.

Entre rigueur et liberté

La liaison que chacun des membres du quatuor entretient avec les livres m'apparaît unique, chacun mettant très lentement au point son style propre. C'est aussi pour cela que j'ai choisi de les présenter séparément sans tenter de bricoler un liseur modèle, genre d'automate ne pouvant gésir que dans les têtes débordées de toutes parts des idéalistes (en art, souvent des amateurs de natures mortes). Dans un premier temps, il me

semble utile de constater qu'aucun de ces liseurs n'entre dans les livres de la même manière, avec les mêmes habitudes, méthodes, préférences.

Frank, par exemple, entame sa lecture par un geste qui horrifie les trois autres: il casse d'abord le dos du livre pour pouvoir l'étendre à plat, pages rabattues, sur son bureau et puis, deuxième outrage, stylo en main, va y semer points, mots et lignes. Il entre dans un livre comme un mineur descend dans la mine et il couvrira, en outre, plusieurs feuillets de réflexions, renvois... Alex, pour sa part, note en lisant les coordonnées des passages qui le frappent sur une fiche-signet pour ensuite les retranscrire dans ses cahiers de citations. Serge, lui, note depuis des années certains des livres lus et leur attribue une cote. Quant à Henri, il persiste à cultiver sa mémoire, sans artifices.

Chacun de ces liseurs connaît l'effet du livre, mais aucun ne me l'a décrit de la même façon. Je crois que cela dépend surtout du rythme de lecture: tout liseur adoptant le rythme qui *lui* convient et qui déterminera subtilement ses impressions. Parmi le quatuor, je crois que c'est Serge qui cède le plus entièrement à l'entraînement du livre, qui se laisse happer par l'horizon toujours fuyant. Lire veut dire ici bondir d'une page à l'autre, et l'effet se nomme dérapage, glissade. Lorsque lire veut dire reconnaître méticuleusement les lieux, comme pour Henri, l'effet en est plutôt un de plongée, d'exploration. Alex parle, lui aussi, d'un dérapage cependant freiné par des temps d'arrêts, des retours en arrière, pour mieux admirer le feu d'artifices. Quant à Frank, il dit chercher à se rapprocher du rythme que l'auteur a voulu lui-même prêter au livre, ce qui, de son propre aveu, le rend parfois impatient.

On imagine facilement un écrivain tenté d'imposer un rythme, comme le musicien. C'est là une variante, méconnue, qui relève du seul lecteur. Pour ma part, je crois que le liseur virtuose n'est pas le plus rapide mais le plus attentif, donc le plus réfléchi (pour autant qu'il s'attaque à des morceaux de plus en plus coriaces!).

La lecture se joue essentiellement à un autre niveau, entre deux extrêmes que j'appellerais, faute de mieux: rigueur et liberté. Le liseur peut s'engager sur la voie de la rigueur qui lui demande de rester fidèle au texte, de le lire en rase-mots, de le prendre au pied de la lettre; ce guide-là est tâtillon, il ne lui épargne aucun détail. C'est la voie de la mémoire au service du texte. L'autre voie, celle de la liberté, l'entraîne à l'intérieur du livre mais ne le retient pas solidement: c'est une lecture dissipée, vorace, impatiente, distraite qui refuse de se laisser enfermer dans le *hic et nunc* du texte sans pour autant vouloir s'en passer. C'est la voie de l'imagination qui veut tout transformer.

Ces deux voies s'offrent simultanément à tout lecteur et, voilà l'attrape, *séparément* elles mènent toutes les deux à l'échec: l'une à la paralysie, l'autre au délire. Les lecteurs inexpérimentés ou irréfléchis, friands de biographies, d'encyclopédies, de livres-formules, de « réalité », empruntent instinctivement la voie de la rigueur qui les ramène inéluctablement aux clichés. Les deux voies s'offrent simultanément et les liseurs, qui ont appris qu'il leur faut naviguer de l'une à l'autre, vont cependant, je crois, eux aussi privilégier l'une d'entre elles. Ainsi il me semble qu'Henri et Frank privilégient généralement la voie de la rigueur, tandis qu'Alex et Serge empruntent plus naturellement la voie de la liberté. L'important dans tout cela n'étant pas de vouloir enfermer ces liseurs dans des catégories stériles, mais de rappeler que chacun doit aussi lutter contre sa propre préférence bien qu'elle noyautera toujours son style et que tout le reste - le jeu de perspectives, d'opinions, de goûts - se développera selon la logique des différentes règles en vigueur.

Le silence autour des livres

Depuis toutes ces années que je les fréquente, je crois bien n'avoir eu avec ces liseurs guère plus de trois ou quatre conversations vraiment soutenues sur un livre, un auteur ou la littérature en général. Pourtant j'avais affaire à des liseurs chevronnés, parfois même au quatuor au grand complet.

Pourquoi est-il si difficile de parler des livres? Pourquoi les conversations - ces créatures si désespérément frivoles! - contournent-elles les livres sans parvenir à y entrer? Pourquoi finissent-elles par renvoyer comme en désespoir de cause - « Faut vraiment que tu lises ça! » - aux livres eux-mêmes? Sans vraiment briser le silence.

Bien sûr que les intérêts, les connaissances, les temps de lecture ne coïncident pour ainsi dire jamais; mais, pour peu que l'on renonce à rationaliser cet échec constant et flagrant, on se rend compte qu'il porte la réponse en lui. S'il est difficile d'en parler à bâtons rompus, s'il est plus commode de brandir l'opinion, la recommandation - dans un sens comme dans l'autre -, c'est qu'un livre doit souverainement échapper à toute formule, à tout résumé. Comment réussir à ramener à deux ou trois « grandes » idées ce qui doit nécessairement en contenir plusieurs milliers: une seule maladresse, et voilà que la conversation s'éloigne irrémédiablement du livre pour redevenir bavardage, divagation. Devant les livres, ces labyrinthes de symboles, d'images, d'idées, comment diable les conversations ne finiraient-elles pas par s'étioler!

Sur quel instrument jouer?

Selon la lumineuse définition d'Oswald Spengler, le livre est un instrument. Tout comme la charrue prolonge le bras de l'homme, le télescope et le microscope, son oeil et ainsi de suite, le livre,

pour Spengler, prolonge sa conscience. De toute la panoplie d'instruments, c'est aussi le plus compliqué puisque son maniement doit permettre de reconstituer un modèle complexe de la réalité.

Umberto Eco, pour sa part, a enrichi cette définition avec une hypothèse créatrice, du point de vue du liseur: dans *l'Oeuvre ouverte,* il avance que tout livre attend les multiples interprétations qu'il porte en lui. Le livre attend les lecteurs qui viennent l'enrichir, tout comme Spengler a lui-même enrichi l'oeuvre de Goethe et Eco, celle de Joyce, par exemple. Le livre serait donc un instrument à sentir, à penser, à recréer et, aussi, à créer.

Ce qui m'amène à la question centrale de cet essai, à laquelle j'ai répondu implicitement, mais qu'il est fort utile de laisser ouverte: sur quel instrument joue le liseur? Ou encore: quel est le support du livre, l'objet de papier ou la conscience vivante du liseur?

Selon moi, l'art de lire se situe au point de rencontre, quelque part entre la rigueur et la liberté, là où la tentative honnête de recréer le livre se prolonge dans la production d'une nouvelle variante du livre qui se forme-déforme dans la tête de son reliseur.

Il y a aussi une autre dimension aussi importante à la part des liseurs qu'il faudrait tirer de l'ombre: chacun d'eux apporte avec soi dans les livres d'autres intentions, d'autres projets, d'autres questions qui constituent, plus encore que sa bibliothèque ou sa culture par exemple, son oeuvre à lui. C'est de cela dont les membres de mon quatuor ont essayé, à mon insu, de me parler.

D'un prisme à l'autre

Henri: Dans un livre, un bon, ce que je veux entendre c'est une voix, une seule qui me parle de façon cohérente et précise. C'est ça qui est rare! Une voix qui parle sans clichés, sans fausses vérités, sans compromis.
Frank: Tu parles comme si t'étais, à toi tout seul, une société: une société à un!
Henri: L'as-tu déjà croisée dans la rue, la société à six ou à cent millions?
Frank: Je ne l'ai jamais rencontrée, mais je me promène bel et bien dans ses rues. Pour moi, lire, c'est justement rencontrer le Québec, les Québécois, les découvrir à travers l'immense bibliothèque que ses écrivains ont construite. Ils évoquent pour nous ce pays avec leurs images, leurs symboles, leurs hantises.
Serge: Les livres me semblent venir d'ailleurs. Entrer dans un livre, pour moi, c'est comme si quelqu'un me faisait pénétrer en catimini dans l'atelier où Dieu fabrique ses mondes. Et Dieu, je l'imagine arbitraire et souverain!
Henri: C'est une façon comme une autre de se placer sur orbite, loin des emmerdes, loin du réel.
Serge: Jusqu'à présent, personne n'a pu me donner de descriptions satisfaisantes de ce réel-là; tout le monde a plutôt tendance à le sous-estimer.
Henri: Regarde le monde assez longtemps, tu vas finir par y voir clair.
Alex: À ce que je vois, que je vous mette à chacun le même livre entre les mains et vous allez tous m'en resservir une version différente.
Serge: Non seulement plusieurs versions, mais, quand tu liras toi-même le livre une deuxième fois, ce ne sera déjà plus le même.
Henri: Pas du tout! Un livre n'est ni une illusion d'optique, ni une théorie, ni une place publique, ni un laboratoire divin; les vrais livres nous parlent, très précisément et en toute liberté, du monde qui, lui, est un gâchis.
Frank: Le monde n'entre pas dans les livres. On va y chercher autre chose. Par exemple, on parle beaucoup de l'égoïsme de l'écrivain qui crée sans se soucier du public, il faudrait aussi parler de l'égoïsme du lecteur. Souvent, en lisant, je me fais l'effet d'un pillard qui veut s'enrichir rapidement à déterrer les sensibilités cachées au centre des livres.
Alex: Moi, je parlerais plutôt de témoignages: le lecteur collectionne les témoignages les plus complets qui soient. Il y a deux ou trois ans, par exemple, j'ai boudé pendant quelque temps le roman au profit des livres « factuels »: histoire, science, du vrai, pas de la fiction! Je voulais me rapprocher du réel. Mais je me suis vite rendu compte qu'il y a peu d'instruments aussi raffinés pour recomposer, en une longue et sinueuse équation, tout un monde. Le seul fait de devoir avancer dans le labyrinthe est une expérience valable, une initiation à la subtilité du réel comme du possible.

Serge: Je veux bien qu'Alex collectionne ses témoignages tous azimuths, que Frank continue à explorer l'âme et le pays québécois et qu'Henri ne veuille pas des histoires grossières qu'on veut lui refiler; mais, en fin de compte, chacun cherche sa fable là où il espère la trouver.
Alex: Dans ta fable à toi, qui fabule, à part Dieu ou le Diable?
Serge: C'est moi, l'auteur, l'histoire qui fabulons ensemble. C'est aussi le temps qui va putréfier vos volontés, je veux dire vos vérités. Mais ce qui m'intéresse surtout c'est de fabriquer un autre monde, de toutes pièces, pas celui que j'habite, mais un autre aussi compliqué, à côté de lui, aussi cohérent, aussi moi je veux bien n'être que son sténo!
Alex: C'est un exercice ambitieux que tu te proposes: quant à moi, le seul fait de réinventer les livres que je lis me donne suffisamment de fil à retordre.
Frank: L'exercice ne me semble pas tant de ressasser de vieilles histoires, mais de s'en servir pour bâtir sa propre vie, son pays, l'avenir.
Henri: À condition de ne pas tomber dans le *trip* visionnaire, je serais d'accord avec ça. Mais, disons qu'échapper aux simplifications, aux platitudes des optimistes comme aux larmes de circonstance des pessimistes, me semble déjà tout un programme.
Serge: L'un d'entre vous a comparé le livre à un instrument tout à l'heure. Je préfère la définition de Durrell: un chef-d'oeuvre est un état d'esprit communiqué avec succès.
Henri: Ça me plaît, surtout l'article au singulier « un » devant « état d'esprit ».
Alex: Durrell veut dire « un parmi tous les autres »...
Frank: Je voudrais attirer votre attention sur le partici...
CHOEUR: Vous comprenez vraiment pas!

Lire-penser-agir

Une fois que j'eus compris que, conformément à la part qui leur revient, Henri, Alex, Serge et Frank se devaient de produire des variantes à la fois fidèles et libres, leurs interprétations des livres, divergentes des miennes, ont cessé de m'amuser, de me laisser sceptique ou de franchement m'irriter pour plutôt m'intriguer, sans toujours me convaincre. Pourquoi persister à vouloir s'entendre alors qu'il s'agit plutôt de continuellement renchérir?

Le triangle auteur-livre-liseur, je l'ai imaginé équilatéral, mobile et sans sommet ni base, mais, en définitive, c'est dans la tourmente du monde qu'il faut le relancer.

L'art de lire, de bien lire, est l'un des plus difficiles qui soit. Sur une échelle beaucoup plus petite et comme en retrait, le jeu du livre reproduit, mieux que tout autre, le jeu du monde.

« Comme l'on serait savant si l'on connaissait bien seulement cinq à six livres » a dit Flaubert, tout à fait conscient de l'envergure de la tâche. La part du liseur consiste aussi à identifier ces livres-là. Mais, sans vouloir la retourner en son contraire, une telle intention demeure modeste: les livres, dans un sens, sont d'une minceur déconcertante comparés à l'épaisseur des pensées, actions, phénomènes qui naissent, meurent, survivent à chaque instant. La science des livres ne fait pas le poids, non plus, devant l'ignorance qui patrouille toujours armée jusqu'aux dents.

La part du liseur? Lire-penser-agir-relire. Apprendre à mieux lire. Co-inventer le monde qui l'invente. Et puis se taire.